

l'Écho-logis (*petit frère de l'Écho du Pays rabastinois*) n°6 du 6 avril 2020

le quotidien rabastinois qui vous accompagne tous les jours pendant le confinement

Mon enfance à la campagne

1/6

La corvée de l'eau, le gardiennage des bêtes

par Robert Reynès

article publié dans l'Écho du Pays rabastinois n°263 de l'hiver 2014



Les oies, les dindons et moi tenant un long roseau

Dans les années 1940 à 1950, l'enfance à la campagne n'était pas toujours facile à vivre, nous semblait-t-il. Tous les bras de la maison étaient mis à contribution et les enfants devaient participer très tôt aux nombreuses tâches indispensables et répétitives qu'exigeaient les travaux de la ferme.

Le travail qui me paraissait le plus pénible et auquel je ne pouvais pas déroger, était le puisage de l'eau pour abreuver les bêtes. C'était pour moi une véritable corvée. C'est incroyable ce qu'une vache ou un cheval peut boire lorsqu'il faut lui tenir l'abreuvoir plein d'eau fraîche. Et quand il y a tout un troupeau, le niveau de l'eau baisse très vite et il faut en remettre sans cesse.

La pompe à chapelet qui trônait au milieu de la cour de la ferme demandait un effort considérable à mes bras encore frêles et la séance d'abreuvement se terminait toujours par un grand mal au dos.

Une autre des tâches dévolues à tous les enfants était le gardiennage des vaches. Le pré semblait toujours trop petit pour les contenir toutes ; il y en avait toujours une pour aller chaparder la culture voisine, il fallait alors avoir recours aux bons offices de Pipo, le chien fidèle ou me servir de mes jambes pour courir détourner la bête de ses méfaits. Il fallait toutefois limiter les services de Pipo car, emporté par son zèle, la vache mordue au jarret, pouvait provoquer dans sa course effrénée plus de dégâts que le dégât initial.

Et les oies ! Que ces palmipèdes étaient embêtants ! Dès la moisson finie, ma mère me fournissait un long roseau et je partais avec cette troupe cancanière et bavarde pour les chaumes parsemés d'épis oubliés par la moisson. J'allais de

parcelle en parcelle, empruntant souvent la route, avec ce troupeau hétéroclite, composé d'oies, de canards, et des dindons qui ne s'arrêtaient jamais.

Avec mon long roseau je maintenais, tant bien que mal, cette troupe groupée en tapotant les cous, qui à droite qui à gauche, faisant bien attention à ne pas les atteindre à la tête. Les oies et les canards étaient assez calmes, ils passaient leur temps à battre de leur bec les épis pour n'en garder que le grain. Mais les dindons, eux, étaient des coureurs, leur rythme ne s'accordait pas à celui des oies. Cherchant à attraper des sauterelles ils s'éloignaient très vite et, lorsqu'en plus ils devinaient des grains murs dans la vigne voisine, c'est à grandes enjambées qu'ils y couraient. Les faire sortir était alors une course épuisante car ils sortaient de la vigne devant moi pour y rentrer derrière mon dos.

Le ramassage de l'herbe à lapin faisait également partie des tâches qui m'étaient confiées. Tout en travaillant dans les champs, mes parents repéraient les coins où les bonnes herbes poussaient en grand nombre. Ils m'envoyaient ensuite, muni d'un grand sac en toile de jute et d'un vieux coutelas de cuisine, les couper et les ramasser pour nourrir une marmaille de lapins. Ma mère venait ensuite prendre le sac que je n'aurais pu porter tout seul et le chargeait sur sa bicyclette. J'ai souvent admiré les lapins sauvages qui se choisissaient leurs herbes favorites, ceux-là au moins ne me donnaient pas de travail alors que les lapins domestiques attendaient tranquillement dans leur cage la ration quotidienne.

À suivre...